

L'espace colossal de l'humanité Entretien avec Nicole O'Bomsawin et Omar Koné

Jessie Mill et Rosalie Lavoie

Numéro 328, automne 2020

La disparition du ciel. Redéfinir les limites, retrouver le sens du monde

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94138ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mill, J. & Lavoie, R. (2020). L'espace colossal de l'humanité : entretien avec Nicole O'Bomsawin et Omar Koné. *Liberté*, (328), 52–57.

L'espace colossal de l'humanité



Par le ciel, l'humain se rappelle qu'il appartient à la Terre.

Rosalie Lavoie et Jessie Mill ont rencontré Nicole O'Bomsawin et Omar Koné.

***Nicole O'Bomsawin** est une anthropologue abénakise qui milite depuis l'adolescence pour la reconnaissance des droits autochtones, en particulier ceux des femmes. Au fil du temps, elle a su tisser une toile entre les cultures, créer un réseau de communication entre les nations autochtones ainsi qu'entre les Autochtones et les Québécois, dans un désir de partage et de compréhension mutuelle, d'ouverture. Comme Aînée, elle travaille sans relâche à transmettre ses connaissances pour que les traditions de son peuple se perpétuent dans les générations futures et soient mieux comprises des Québécois. Guérison et spiritualité sont au cœur de son approche.*

***Cheikh Omar Koné** est le porte-parole du Centre soufi Naqshbandi de Montréal et il travaille de son côté à la transmission et à une meilleure compréhension de la religion musulmane. Consultant, conférencier, ses réflexions sur les accommodements raisonnables permettent aux institutions de lutter contre toute forme d'extrémisme et d'intolérance. Son approche de la spiritualité est large et inclusive et il met sa vision de l'islam, libérale et savante, au service de sa communauté et de la société.*

Les deux penseurs luttent contre l'oubli, l'ignorance qui engendre la violence, et tracent patiemment un chemin d'ouverture à l'autre, de respect et d'amour. Cette conversation entre Liberté, une Aînée et un cheikh est sans doute improbable; pourtant, elle relie des visions du monde qui circulent trop peu en Occident et nous permet de réfléchir à notre condition en nous donnant à voir un tout autre ciel.

Liberté — Pourriez-vous, dans un premier temps, vous présenter et nous parler de votre rôle au sein de vos communautés respectives?

Nicole O'Bomsawin — Les gens veulent savoir quel est ton titre, ta formation. C'est cela qui compte avant le reste. Alors, oui, je peux bien leur dire que je suis anthropologue, mais je suis aussi, et surtout, grand-mère. J'ai six petits-enfants, et pour moi, c'est le meilleur terroir pour transmettre mes connaissances. Dans le monde autochtone, je commence toujours là, c'est ce qui est important. D'ailleurs, si je dis « je suis anthropologue », rien n'attirera l'écoute. Ainsi, je suis d'abord grand-mère. Sinon, j'ai été vingt ans à la tête du musée des Abénakis à Odanak. Cela m'a mise en contact avec toutes sortes de gens. Bien sûr, les gens venaient au musée parce qu'ils souhaitaient

en connaître plus sur la culture autochtone, mais ils venaient aussi avec toutes sortes d'a priori sur ce qu'on est, sur comment je devais m'habiller, parler, ce que je devais manger. J'étais là pour déconstruire les stéréotypes. C'était mon rôle. Je commençais comme ça : au Québec, il y a 11 nations qui résident dans 54 endroits différents, en plus de ceux qui restent en ville. Et moi, je fais partie de la nation des Abénakis. Il y a trente ans, croyez-moi, personne ne savait de quoi je parlais... Je ne suis plus au musée depuis douze ans, mais je continue le travail d'éducation un peu partout, et aussi chez moi. Je fais en sorte que tout ce que j'ai appris puisse être transféré à la génération qui vient, pour que, dans trente ans, il y ait des gens qui puissent faire ce que je fais : transmettre nos savoirs – qu'ils ne se perdent pas.

Chez nous, je suis reconnue comme une Aînée, c'est mon titre à Odanak. Cela signifie que ma communauté considère que je suis capable de transmettre notre savoir et que ce que je dis est appuyé par l'expérience. Ainsi, ce n'est pas parce qu'on a un certain âge qu'on devient Aîné : il faut être reconnu par sa communauté. On reconnaît donc que ce que je dis reflète notre culture, nos savoirs, ce que nous sommes. La pensée évolue bien sûr, mais le fondement reste, et je suis là pour le transmettre. C'est donc une reconnaissance qui vient d'abord de notre milieu. J'ai toujours voulu faire des ponts. J'ai toujours dû me battre aussi pour me faire reconnaître comme autochtone. On me disait : « T'as pas l'air, tu parles français comme nous, qu'est-ce qui fait de toi une Autochtone, qui fait que tu es différente de moi? » Bien sûr, je suis comme toi, je suis comme tout le monde... mais je suis aussi autochtone, et cela me différencie : je porte mon patrimoine culturel et familial, et ça n'a rien à voir avec « l'air ». Qu'est-ce qu'être autochtone? C'est être porteur de la culture. Un Autochtone, ce n'est pas le sang! Ça n'existe pas, ça! Je dis toujours aux gens : moi, j'ai du A positif, et toi? On est des humains...

Omar Koné — Je suis au Québec depuis une trentaine d'années. Originaire du Mali, à moitié Français, j'ai les deux pieds dans différentes traditions, et je n'étais pas du tout disposé à un chemin d'ordre spirituel. Je suis ingénieur de formation. Mais, voilà, j'ai rencontré un maître qui a changé ma vie – sur un regard. J'ai donc découvert une tradition, le soufisme, qui est très présente en islam, mais silencieuse et cachée. J'ai adhéré à une congrégation pendant un certain nombre d'années, jusqu'à ce qu'on me demande de m'occuper du Centre soufi de Montréal. Donc, là aussi, il y a une reconnaissance. On va utiliser le

terme *cheikh* en référence à ce rôle-là. Mais les « vrais » cheiks ne sont pas nombreux. C'est un titre de respect pour la fonction que j'occupe, parce que je suis autorisé par un véritable cheikh. Cette autorisation est importante parce qu'effectivement, elle doit s'asseoir sur un acquis, sur une transmission de quelque chose de fondamental. Comme le disait Nicole, les choses évoluent et les interprétations changent, mais cette reconnaissance reste importante.

Voulez-vous nous rappeler la spécificité du soufisme ?

OK — Le soufisme est le versant mystique de l'islam. Dans le monothéisme, la révélation est toujours arrivée avec deux facettes. Il y a d'abord un côté plus exogène, que l'on connaît – ce sont les règles, les us, les coutumes, les pratiques, les rituels. Mais il y a un côté plus intrinsèque, mystique – la contemplation, l'univers intérieur, le dévoilement intérieur. En islam, on a donné le nom de soufisme à ce côté intérieur, en évolution – *tassawuf* en arabe. Il s'agit de la science du travail intérieur de l'ego. Beaucoup de gens auront du mal à définir l'islam. On sait bien sûr que c'est une religion, mais l'islam, dans son fondement, offre d'abord à ses adeptes de s'accomplir, de façon physique, intellectuelle, mais également spirituelle – au niveau du cœur. L'islam va s'intéresser à ces trois aspects de l'humain. Le soufisme, c'est ainsi toute la science de la purification caractérielle. Les techniques de vie, de méditation, de rituel, de comportement, pour travailler sur les côtés sombres de l'humain, ou ce qu'on va appeler l'ego, les caractéristiques comme la colère, l'envie, la jalousie, toutes les facettes narcissiques, envieuses et perverses ; ce qui retient l'humain de s'accomplir et de s'épanouir. Il y a 41 écoles soufies à travers le monde, et ces écoles ont accompagné l'islam pendant presque quinze siècles. Il y a des écoles très méditatives, d'autres beaucoup plus expressives – on pense par exemple aux derviches tourneurs qu'on retrouve en Turquie –, d'autres sont plus scolastiques, avec un niveau de savoirs et de connaissances très important – ce sont des écoles qui vont séduire un bassin d'intellectuels –, puis il y a des écoles plus profanes, qu'on va retrouver réparties dans les villages, les marchés. Les facettes du soufisme sont nombreuses, mais les principes sont toujours les mêmes. Il y a la transmission d'une espèce de secret de guidance sur une lignée de maîtres qu'on appelle les cheiks, et les soufis vont se rassembler dans des lieux de culte qui sont moins formels que les mosquées, qu'on va appeler les *zawiya*, *dergah*, *haniqa* ou *tekke*, ça dépend d'où on se trouve. Dans ces lieux-là se passe le compagnonnage, l'éducation spirituelle avec le maître et les condisciples. Ce qu'on a de plus proche dans notre compréhension, aujourd'hui, comme référence pour cela, ce sont les ordres monastiques, en particulier ceux qui travaillent sur l'accomplissement de soi. Mais comme il n'y a pas de monachisme en islam, on doit vivre notre réclusion intérieure dans la foule ; il faut apprendre à mettre le cœur en présence tout en étant dans la manifestation avec tous. Moi, j'appartiens à l'école Naqshbandi, du nom du maître Shâh Naqshbandi, qui était d'Asie centrale, de l'Ouzbékistan. Cette école fait partie des deux plus grandes écoles en termes de nombre et de rayonnement ; c'est une école qui n'est pas du tout présente en Afrique, très loin du Mali,

mais j'ai eu la chance de rencontrer mon maître alors qu'il était en voyage à New York, et sur un regard, il a changé ma vie.

Le soufisme a traversé une période difficile à cause des écoles fondamentalistes. À l'antithèse, littéralement, de la spiritualité, elles sont très matérialistes, très politiques, et très contrôlantes sur les règles matérielles. Ces écoles accusaient les écoles soufies de prôner des aberrations. Les maîtres soufis ont souvent subi les foudres des gouvernements, des politiciens, des manipulateurs, des tireurs de ficelles qui cherchent bien entendu à garder le pouvoir, et aujourd'hui, dans le monde musulman, on voit les côtés les plus sombres de cette idéologie avec l'État islamique. Au cœur de celle-ci, on a comme motif de combattre le soufisme, de le forcer à baisser la tête. C'est souvent la première chose qu'ils font, ils cherchent à détruire les ordres soufis, les mausolées, les saints soufis et ainsi de suite.

Le soufisme serait donc un rempart contre les fondamentalistes. De l'extérieur, il permettrait de mieux comprendre la religion musulmane, mais il serait aussi un rempart intérieur, grâce au développement d'un rapport immatériel au monde. C'est tout à fait le contraire de ce que sous-entendent les mouvements de pouvoir, qui, forcément, sont basés sur des enjeux matériels, voire matérialistes.

OK — Les soufis peuvent être très proches du pouvoir et ils l'ont été presque de tout temps. Pour influencer, pour conseiller, pour guider. Les grands gouvernants de l'histoire du monde musulman ont souvent eu à proximité des maîtres soufis ; d'ailleurs, les sultans ottomans étaient formés à des écoles soufies. Leurs guerriers les plus efficaces, les janissaires, y étaient aussi formés. Le soufisme n'est pas simplement la discipline caractérielle du contemplateur, mais c'est également toute discipline de chevalerie qui mène à l'accomplissement d'un caractère noble. Les guerriers devaient donc aussi passer par cela pour pouvoir démontrer la plus grande noblesse dans leur tâche de combattre.

Vous parlez tous les deux de transmission, de secrets, de noblesse de caractère, et finalement d'une certaine forme de grandeur de l'être. Comment fait-on pour maintenir cette pratique et garder le cap sur cet idéal vertueux dans un monde fébrile, agité, en mal de transmission, justement ?

NO — Je dis tout le temps qu'on est des résistants. On parle beaucoup de résilience, mais il y a des choses qu'on ne peut pas accepter. On va se retirer au lieu de confronter ou de défendre à tout prix son point de vue. On se dit : là, ce n'est pas encore un bon terroir, on n'y sèmera pas notre graine, on va aller ailleurs, ça ne sert à rien de forcer. Dans les cercles d'Aînés – parce que, maintenant, c'est possible de nous rencontrer entre nous et entre différentes nations ; avant, on n'avait pas nécessairement les moyens pour ça –, on se pose ces questions : qu'est-ce que l'on peut transmettre ? Où en sommes-nous ? Que doit-on garder pour nous, qu'il n'est pas encore possible de transmettre ? Si l'on veut que les gens nous comprennent, nous respectent, il faut partager certaines choses, mais pas tout ; la question est de savoir jusqu'où on va transmettre, et ce, même aux nôtres. C'est sûr qu'on est à contre-courant, mais vous

savez, ça fait longtemps qu'on est à contre-courant ! Je dis souvent qu'on rame de l'autre côté, ou bien c'est la civilisation qui est à l'envers dans sa façon de ramer.

Je pense que, si on s'attarde véritablement à l'enseignement que l'on a reçu, si on le suit, c'est le bon chemin, celui qui va nous mener tout droit à la Voie lactée. Sinon ce n'est pas possible : on ne voit plus le ciel ! On ne la voit plus, la Voie lactée ! Il y a trop de lumière, trop de bruit, trop de choses qui brillent et qui nous voilent la clarté du ciel. Il y a trop d'illusions. Je dis aux gens : « Levez la tête, regardez en haut, regardez autour de vous. » Quand on regarde vraiment, on voit, et, parfois, ça donne un choc. Ce choc-là est nécessaire. Mais on n'a pas à se battre contre le monde, il faut simplement mettre les efforts pour transmettre ce que l'on *peut* transmettre. Je n'irai pas dire aux gens qu'ils font fausse route ou qu'ils sont matérialistes ! Je préfère écouter.

Omar disait tout à l'heure qu'il y avait dans sa tradition trois parties, trois niveaux ; chez nous, il y en a quatre, le chiffre quatre est d'ailleurs très important pour nous. Donc, d'abord, le niveau physique – il faut soigner le corps, s'assurer que la pensée, et ainsi l'aspect spirituel de nos êtres, ait un bon feu, une bonne place pour s'ancrer ; ensuite, le niveau mental ou intellectuel ; puis, émotionnel ; et enfin, le monde spirituel. Tout cela, toutes ces dimensions font l'être humain. On dit que pour être bien, en santé, il faut les quatre dimensions, et il faut commencer dès le plus jeune âge. L'invisible fait partie du monde, ce n'est pas un « autre monde ». On est d'ailleurs toujours dans l'invisible. Pour parler de cela avec les gens qui ne sont pas autochtones, j'aborde les rêves, je leur dis que, pour nous, c'est une porte pour entrer dans une autre dimension. J'ai été élevée par mes grands-parents maternels, c'était la coutume chez nous, le plus grand des enfants allait vivre avec les grands-parents. Et chaque matin, mon grand-père racontait son rêve, c'était presque comme un film, il y avait de la couleur, de la musique, et après je devais, moi aussi, raconter mes rêves. J'avais peut-être six ans quand j'ai commencé à raconter mes rêves. Au début, je lui disais que je ne m'en souvenais plus, que je n'avais pas rêvé ; il me répondait que cela ne se pouvait pas ou que, dans ce cas, je ne vivrais pas vieille, et j'ai tellement eu peur de mourir jeune que j'ai commencé par raconter des rêves que je n'avais pas rêvés ! Pour mon grand-père, ça ne faisait pas de différence, parce que le rêve peut être éveillé. C'est une discipline, une pratique, et tranquillement, je me suis mise à rêver, ou plutôt à me souvenir de mes rêves. Le rêve est une porte pour entrer dans l'invisible.

OK — Beaucoup de choses sont très similaires entre nous. Il y a la perte d'un espace colossal de l'humanité, la connexion spirituelle à l'invisible, à la sagesse, et je ne parle pas simplement d'un savoir qui ne serait qu'information ou connaissance primaire, mais de la perte de la connexion avec les liens profonds de signification, de symbole, de compréhension de ce que nous sommes. Nicole parlait de ramer à contre-courant : c'est une métaphore que j'utilise souvent. On a presque l'impression d'être dans une rivière en train de nager à contre-courant juste avant de tomber de la cascade, tellement la distance est impressionnante avec le monde d'où on vient. J'ai connu

également la génération de mes grands-parents, en Afrique, j'ai reçu ce qu'ils avaient à me transmettre. Ils étaient des gens de peu de mots, une conversation autour d'une table, quelques mots si profonds qu'ils étaient suffisants pour le reste de la journée. Il y a ce vide, aujourd'hui, une espèce de déséquilibre entre les trois ou quatre niveaux dont nous parlions – parce qu'en fait, pour nous, le niveau des émotions, très présentes aussi, est inclus dans le travail spirituel. Notre maître nous disait que nous sommes dans l'âge du désert. On lui a souvent demandé, voyant l'impact qu'il avait dans la vie des gens, pourquoi il ne faisait pas plus. Il répondait : « On ne peut pas lutter contre le désert. » On peut créer une oasis, pour que les gens qui cherchent s'y rendent. On peut faire grandir l'oasis pour qu'elle touche un peu plus de monde. Mais demandez à quelqu'un quel est son horizon d'accomplissement dans la vie, et vous constaterez que, souvent, il est très matériel. Les meilleurs d'entre nous diront peut-être qu'ils veulent être heureux, s'épanouir, mais très peu ont cette compréhension que l'humain doit être une évolution de tous les niveaux, dont nous parlions tout à l'heure, pour arriver à une stature d'Aîné ou de sage.

J'ai fait quelques présentations pour la GRC, la SQ, dans leurs séminaires sur le terrorisme et le contre-terrorisme, c'était à l'époque où l'État islamique était capable d'emboîter un enfant en deux semaines ; ils voulaient savoir ce que l'on pouvait faire contre cela. Je leur ai dit : le problème, ce n'est pas l'État islamique ; le problème, c'est que ces enfants n'ont aucun horizon d'accomplissement. Nous sommes devant un échec sociétal. Autrefois, les gens s'enrôlaient comme missionnaires, essayaient de faire quelque chose, de changer le monde ; après, on a eu l'époque des révolutionnaires, on allait en Amérique latine, rejoindre le Che, par exemple. Aujourd'hui, on n'offre qu'un horizon matériel à nos jeunes, et même quand cet horizon n'est pas tout à fait matériel, il reste mercantile. Il y a actuellement un défaut sociétal dans lequel l'humain ne sait plus ce qu'il est. Comme mon maître le disait, il y a trois questions fondamentales auxquelles chaque humain devrait pouvoir répondre : d'où je viens, où je vais et pourquoi je suis là. Tant que vous n'aurez pas répondu à ces questions, quelque chose manquera. « D'où je viens ? » Si je suis un pur produit matériel, eh bien, je comprends que je suis dans la voie du chaos, que c'est la loi de la jungle ; mais si j'ai une origine qui est autre que matérielle, s'il y a un bassin spirituel dans lequel je peux plonger, alors *je suis* quelque chose d'autre. Ainsi, « où je vais » et « pourquoi je suis là », soudés à l'origine, deviennent un horizon perceptible, une boussole, vous comprenez ? Le prophète avait une belle image, il disait que ce monde est comme un pont, et que fou est celui qui cherche à construire sa demeure sur un pont entre deux rives. L'essentiel de ce qui nous concerne est à propos de ces deux rives ; si nous mettons nos efforts à saisir cette matérialité, alors nous ne comprendrons pas ce qu'est l'humain.

Cette perte de sens, aujourd'hui, est si profonde que, oui, comme le disait Nicole, nous sommes des résistants. Nous essayons de pointer vers une autre direction. Souvenez-vous, il y a autre chose. Mais la mémoire est si courte. Ma grand-mère me racontait ce qu'ils vivaient

comme spiritualité, ce qu'ils voyaient comme entités, comme créatures, tout le rapport à l'obscurité, à la nature, au sacré, à l'autre. Quand le soleil se couchait, on ne sortait pas, parce qu'il y a d'autres forces qu'on ne perçoit pas qui descendent. Mais là, on a tout éclairé, on a maîtrisé l'électricité, et on a l'impression que ce côté sombre est inexistant. Notre travail est de rappeler aux gens que l'on a une pensée, une créativité, une imagination, une vivacité, et ça n'a rien de matériel, de tangible. Cette dimension de l'humain doit être éveillée, nourrie, guidée, sinon la balance pèse uniquement vers la matérialité et on finit par devenir des descendants de singes – des corps uniquement.

NO — Cette perte de sens fait aussi que nous sommes tous en compétition les uns contre les autres, et même contre soi, puisqu'il faut sans cesse garder la même cadence, la même performance. Or, être en compétition, ce n'est pas humain, c'est la survie ; pour qu'il y ait communauté, il faut qu'il y ait collaboration. Les gens souffrent, les enfants souffrent, je le vois. Nous ne sommes pas adaptés à ce monde. La vie va beaucoup plus vite, et nous sommes à bout de souffle. Il y a un véritable mal de vivre, et les enfants ne sont plus des enfants, ils ne sont plus dans l'imaginaire. On leur dit : « Arrête de rêver. » L'imagination et la créativité doivent être nourries. L'ambition de mes grands-parents, c'était d'être bien. Pas d'être heureux – on ne savait même pas ce que c'était qu'être heureux, on ne parlait pas de bonheur. On parlait de bien-être.

OK — Oui ! Le prophète disait que, si on ne devait avoir qu'une seule prière, ce serait de demander à notre Seigneur le bien-être. Un bien-être qui est une sérénité dans laquelle nos rapports à ce monde sont apaisés, malgré la difficulté d'y être, des rapports où nous n'allons pas contre nous-même.

Tous deux, vous parlez de résistance, mais aussi du fait qu'il ne faut pas imposer, forcer une idée, une croyance. L'humilité semble être une condition nécessaire pour avoir accès à cette connaissance que vous dites invisible.

OK — Le prophète Mohamed disait à ses compagnons que l'humilité dans le travail intérieur était la caractéristique la plus difficile à acquérir, le manteau le plus lourd à porter parce que, par nature, l'ego veut être tout-puissant ; il a ce désir de régner, d'être suprême. Comme le disait le maître soufi andalou Ibn Arabi, notre ascension est dans notre descente ; il faut arriver à « éteindre » le Moi pour laisser la présence divine se manifester, pour pouvoir accéder à cette ouverture. Il est certain que le monde dans lequel nous vivons ne cultive pas ça du tout, c'est même tout le contraire. Nous vivons dans une compétitivité intense et dans cette performance, nous ne sommes plus dans le communautarisme et dans la compréhension que nous sommes tous liés les uns aux autres. Comme le disait le prophète, l'humanité est comme un corps : si une petite partie souffre, comme une écharde sous un ongle, c'est tout le corps qui se sent mal. Cette notion est l'une des plus importantes. Notre maître nous enseignait que nul ne peut accomplir sa spiritualité s'il ne comprend pas ou n'accepte pas quatre choses fondamentales : il faut apprendre à aimer tous et toutes, à respecter tous et toutes, à porter tous et toutes et à servir tous et toutes. Il disait : chacun de

nos disciples devra apprendre ces quatre choses. Chaque créature est aussi valeureuse que vous, quelle qu'elle soit. Chaque créature est une manifestation d'une facette du Seigneur des mondes ; celui que vous connaissez et celui que vous ne connaissez pas ; celui qui est de couleur différente ou de religion différente, ainsi que les animaux. Dans l'anthologie du soufisme, vous avez tellement de conversations entre les maîtres et les animaux. Il y a de grands maîtres qui ont dit, littéralement : « mon accomplissement a été provoqué par une conversation avec un chien », et il faut savoir qu'en islam, on doit garder le chien loin, car sa salive est envahissante pour l'humain. Cette humilité est importante, et c'est ce que l'humanité n'enseigne plus. On avance dans la technologie de plus en plus vite, et il faut de plus en plus de manifestations de puissance. Les leaders qu'on aime ou qu'on adule sont ultra-baveux ; le gagnant, c'est le fort, c'est celui qui a le plus de déploiement. On oublie que la nature nous enseigne le contraire. La puissance, ce n'est pas seulement l'éclair qui descend, mais c'est tout ce qui pousse tranquillement et qui donne la vie dans ce monde. Une feuille, on ne l'entend pas pousser, mais son apport aux êtres vivants est beaucoup plus grand qu'un éclair qui descend du ciel.

NO — On parlait de résilience tout à l'heure, comme les brins d'herbe qui poussent à travers les craques du trottoir, les racines des arbres qui les soulèvent. Nous, nous n'avons pas de prophète, mais c'est par le contact avec les Aînés que nous sont transmises la science et la connaissance. On ne sait pas d'où ça vient, mais si on calcule que nous sommes ici depuis à peu près neuf mille ans, ça doit venir d'aussi loin que cela. Dans l'enseignement, il y a ce qu'on appelle les sept grands-pères : l'humilité ; l'honnêteté envers soi-même (ne pas se dénaturer pour plaire à quelqu'un, par exemple) ; le respect de tout ce qui vit, des humains, de la faune, de la flore, du minéral, qui est porteur de la mémoire ; la force ; la sagesse ; la vérité, et l'amour, qui les englobe tous. Si on n'a pas l'amour, on ne peut pas avoir les autres. Ce n'est pas la parole qui est importante, mais l'agir, en accord avec ce que tu dis.

On parle depuis tout à l'heure de l'effritement des formes de spiritualité dans les sociétés contemporaines, mais quelle en serait la source ? On serait tenté d'accuser la sécularisation des sociétés et les excès du rationalisme moderne, mais, si on pose un regard sur les trois cents dernières années de la philosophie occidentale, par exemple, il y avait des possibilités spirituelles à l'intérieur de ces idées. Il n'y a pas nécessairement d'antinomie entre la vie spirituelle et l'institution de la modernité politique. Le déclencheur est donc à chercher ailleurs, mais où ?

OK — C'est à mon avis un ensemble de facteurs. Déjà, pour commencer, l'échec même de nos spiritualités, phagocytées par les systèmes en place. On l'a vu avec le christianisme, que Rome a absorbé pour en faire cette machine de civilisation qui a créé la mort de cette spiritualité à travers le temps. C'est devenu un système imposant et dès que l'on a pu, on s'est libérés de cela. On observe le même phénomène dans toutes les traditions, les humains finissent par instrumentaliser leur propre spiritualité. Il y a donc d'abord l'échec des spiritualités, qui semblent avoir

perdu leur connexion véritable et qui se sont matérialisées. Il y a aussi l'évolution matérielle notoire de l'humanité. Il y a trois ou quatre générations, on survivait ; si on n'avait pas de bonnes récoltes, on n'était pas sûrs de passer l'hiver. Aujourd'hui, on a en effet une surabondance de tout, et l'on peut choisir où l'on va en vacances pratiquement chaque fin de semaine. Ça change peut-être la nature humaine d'être aussi gâtés, en tout cas si l'on n'est pas éduqués en conséquence. Comment enseigner à une génération aussi bien nantie que tout cela est une faveur et peut disparaître du jour au lendemain ? Le vendredi, on manifestait avec Greta Thunberg et le dimanche, les centres d'achats étaient pleins. Les mêmes qui avaient manifesté le vendredi allaient ensuite passer la moitié du dimanche à consommer tout ce qui est passé par cinquante étapes avant d'arriver ici. On va avoir du mal à changer tout ça.

Mais en islam, on dit qu'existent aussi des forces obscures. Il y a dans cette vie un combat perpétuel entre la lumière et l'obscurité, et il y a des choses qui poussent l'humain vers son propre anéantissement. Dans le christianisme, on rigole en disant que la plus belle astuce du diable est d'avoir convaincu l'humain de sa non-existence. Il y a un feu qui court après l'humain, une turbulence, cette petite voix qui le pousse à vouloir prendre le contrôle, manipuler, faire mal à l'autre. Dans la spiritualité, on dit que c'est une énergie, et tant que les civilisations bien-pensantes que nous sommes ne répondront pas à cette dimension intérieure, les choses continueront sans doute ainsi. On a beau créer des mondes de la loi et de l'ordre, il nous faut des juges, des policiers, un système littéralement dictatorial, de la répression, une surveillance constante et accrue ; on bâtit silencieusement Big Brother pour s'assurer que la machine continue. Vous appelez ça une civilisation ? Vous voulez voir jusqu'à quel point on est civilisés ? Retirez toutes les forces de contrôle des États-Unis pendant une semaine et donnez l'impunité aux citoyens, et vous verrez ce qu'il adviendra de la civilisation. C'est quelque chose d'artificiallement maintenu. On oublie que la valeur intrinsèque qui permet de vivre ensemble doit être cultivée, et nourrie de l'intérieur. J'ai malheureusement un doute sur la façon dont nous le faisons, notamment dans le système d'éducation, où l'on nous apprend plutôt à être de bons citoyens, qui suivent et qui obéissent. On n'apprend plus à l'humain qu'il est responsable ; on n'apprend plus à l'humain que ce que l'on fait ici a des conséquences là-bas sur d'autres créatures. Il est l'autre, et l'autre est lui, son bien-être dépend de l'autre, son état dépend de l'autre. L'humain est une force cosmique. Comme le disait le maître, l'humain, lorsqu'il respire, altère tout ce qui se trouve autour de lui. En une seule respiration, d'un seul humain : il est aussi grand que ça. Mais il s'ignore.

Chez les poètes soufis s'exprime une forme de douleur presque amoureuse, une dévotion, quelque chose de lancinant comme si le cœur devait être brisé pour accéder à une ouverture. Faut-il avoir le cœur brisé pour atteindre l'invisible ?

OK — C'est une loi fondamentale de la création. Ce monde, aussi beau qu'il soit, a été créé dans un chaos de

forces exceptionnelles. Le cosmos ne s'est pas construit tranquillement, la Terre n'est pas aussi stable qu'on le pense. Cette dimension est présente aussi dans l'histoire. Le Christ n'a jamais dit « la vie c'est cool et on va avoir du fun » ; ça, c'est un discours publicitaire. Regardez la vie des sages, des maîtres, des anciens, de tous les enseignants dont on connaît un peu la vie, regardez ce qu'ils ont traversé pour être en mesure de donner ce qu'ils ont donné... C'est une leçon. Moi, je parle beaucoup de prophètes, parce qu'on a une lignée et on nous enseigne l'accomplissement caractériel sur la base d'exemples : la détermination de Noah et sa résilience, l'œuvre de Moïse, la patience de Job et ainsi de suite, tout ce que l'humain doit cultiver pour vivre. L'humain, sur Terre, vit dans un espace très difficile. C'est littéralement une prison pour celui qui cherche à s'élever. Toutes les forces de la création le retiennent. À cause de cette contrainte de l'humain, les maîtres seront toujours dans cette lamentation d'avoir été privés de cette élévation qui les amène dans la délectation de la présence divine, de l'accomplissement suprême. Et chez Hafiz, Rumi, le célèbre *longing* est une plainte permanente. Désespérément, ils cherchent, parce que ce monde n'est pas fait pour ça, ce monde est à propos d'autre chose ; il s'agit d'accomplir quelque chose, de reconnecter avec ce dont nous avons été séparés au départ. Il y a une image importante quand on parle de spiritualité en islam : tu n'es pas un corps dans lequel on a mis une âme, tu es une âme matérialisée dans un corps, pour un certain temps. Dans cette matérialisation, l'âme, qui par nature n'a pas de limite, qui lorsqu'elle se reconnecte devient littéralement l'océan, souffre. Quand elle se manifeste ici, c'est une privation, elle devient finie, contrainte, dépendante, faible. À quoi tient la vie d'un humain ? Trois minutes de respiration, trois journées d'eau, trois semaines de nourriture, ou à un virus qui vous attaque et vous foudroie. On est si limités, si contraints, et pourtant regardez ce que l'humain peut accomplir. Il monte l'Everest, il explore le fond des mers, il marche sur la Lune, il envoie des sondes sur Mars, il scrute tout. Parce que cela traduit son essence fondamentale, sa grandeur, qui ne peut se manifester dans un espace aussi contraint que cette matérialité. Il va l'exprimer dans sa pensée, dans sa créativité, son art, ses accomplissements, mais cette petite créature demeure un mystère. C'est souffrant, d'être humain, d'être là. Atteindre le bien-être n'est pas facile. Il y a tellement de choses à maintenir en équilibre pour avancer.

Nous avons perdu la communauté ; nous avançons seuls. On a un peu perdu le nord. Regardez uniquement notre rapport à notre corps. On est en train de mourir de ce qu'on mange ; puis on a une médecine inappropriée pour l'humain, on soigne les symptômes, on essaie de « patcher » ça, puis on met ça dans le pipeline des grosses pharmaceutiques, mais on pourrait régler sans doute les trois quarts de nos maux individuels et de société avec de simples modes de vie : plus d'équilibre, d'exercice, de conversation, de nourriture saine et un rapport à la nature changé. Combien de gens marchent pieds nus, mettent les pieds dans la terre ? Combien de gens ont touché un animal qu'ils ont mangé ? On nous traite de barbares parce qu'on égorge un animal, mais lequel d'entre vous est

allé mettre un animal à mort avant de le manger? Notre rapport à la nature est mince : le ciel a disparu. Même si on a de belles fins de semaine au chalet, notre rapport à la nature reste déconnecté, et ça, c'est en train de nous faire perdre notre humanité.

NO — Au musée, on recevait des jeunes qui venaient de la ville, on les amenait marcher dans un boisé, mais ils étaient incapables de se détendre, ils étaient allergiques à tout, ne supportaient pas les bibittes; ils étaient incapables de profiter de la beauté et du silence du lieu, car ils se sentaient envahis par tout ce qui était autour. Avant, c'étaient ceux des écoles des villes qui réagissaient ainsi, on en riait. Aujourd'hui, ce sont aussi ceux des écoles autour qui sont déconnectés de la nature, qui voient la nature sur leurs bidules, mais pas au-dehors, qui ne connaissent pas les arbres, l'histoire, le lien profond que nous avons avec la nature. Maintenant, c'est prouvé que les arbres communiquent entre eux; comment se fait-il que, vous, vous ne communiquez pas entre vous? Pourtant, nous sommes interdépendants. Or, même les gens de la campagne sont déconnectés de la nature... On a beaucoup de travail à faire, mais on ne peut pas forcer les choses. Mais je suis une optimiste, il faut miser sur la prochaine génération. Les jeunes, malgré tout, ont envie d'apprendre, ils sentent que quelque chose cloche, ils sentent un manque.

Que voyez-vous, lorsque vous levez les yeux au ciel? Que représente le ciel pour vous?

NO — D'abord, le ciel, c'est quelque chose qui n'existait pas pour nous, les Abénakis. Il n'y avait pas de notion de ciel, c'est arrivé avec les missionnaires, qui ont parlé d'un ciel où les âmes pouvaient aller. Nous avons donné le nom au ciel de *Spemkik*, ce qui veut dire « au-dessus de la Terre », mais pour nous, l'espace, le ciel étaient présents comme nature et différents de la Terre. On comprenait grâce à cet espace les cycles de la nature. Le ciel change constamment, nous y sommes attentifs, avec les nuages, le lever et le coucher du soleil qui lui donnent une teinte unique. Les étoiles dans la nuit, la Voie lactée, qui est importante pour nous. Mais « le ciel », comme nous l'entendons par exemple en Occident depuis des siècles, n'était pas un concept pour nous. C'était là, tout simplement. En revanche, la Voie lactée était le chemin des âmes qui vont rencontrer les ancêtres. Il y avait aussi des signes dans le ciel, comme sur la terre. Tout cela était lié à notre quotidien, à nos vies ici, mais pas comme quelque chose qui nous élève vers le ciel – mis à part peut-être la Voie lactée. On nommait les constellations, qui portaient un nom différent selon les cultures. Il y avait quand même l'idée d'un autre monde au ciel – mais pas nécessairement meilleur. Chez les Mohawks, par exemple, il y a ce mythe d'une femme qui tombe du ciel pour donner naissance aux nations iroquoiennes.

OK — Dans la tradition de l'islam, le ciel représente l'absolu. Le rappel à l'humain qu'il est présent sur Terre, mais qu'il vient d'ailleurs. Le ciel est le rappel de l'espace, de l'infini, de l'immensité, de ce qu'il y a au-delà du delà... Le ciel est le domaine de la lumière, de ce qui n'est pas d'argile, de tout ce qui n'est pas matériel. Cette symbolique est très présente et, en islam, on va parler des sept cieux,

bien qu'il y ait une divergence dans l'explication de ces sept cieux. On peut parler des sept niveaux d'atmosphère, de sept niveaux cosmiques : par exemple, la Terre, le système solaire, la galaxie, et ainsi de suite. Les maîtres, eux, diront que le premier ciel contient toute la matérialité et qu'ensuite, on passe dans la sphère immatérielle, jusqu'au « trône divin ». Le Seigneur des mondes, en islam, dit que rien ne peut le contenir, ni les cieux ni les Terres, mais uniquement le cœur du croyant. Dans la spiritualité profonde, on dit que l'humain a un cœur qui est le ciel, comme le Sacré-Cœur, cœur spirituel. Le maître d'Andalousie Ibn Arabi dit : « Si vous prenez le cœur d'un humain et que vous y mettez toute la création, elle y disparaîtra. » La réalité de l'humain est grande, il peut porter tout cela. Sur le chemin spirituel, on sait que l'élévation vers les cieux n'est pas extérieure, elle n'est pas physique, elle est intérieure; c'est à travers cela que nous nous libérerons de l'illusion de ce monde. Le ciel n'est qu'une symbolique. Le Seigneur des mondes dit : « Je suis plus proche de mon serviteur que sa veine jugulaire. Je suis manifesté en lui, qu'il me découvre. » Et dans toutes les spiritualités, qu'elles soient de la forêt ou du désert, de Katmandou ou des Abénakis, on retrouve les mêmes symboliques, on retrouve les mêmes quêtes, les mêmes éléments, parce que c'est quelque chose qui nous est commun. On reste des humains, qu'on ne peut différencier, comme le disait Nicole, que par leur groupe sanguin. Une partie de cette vérité est une, on le sait. Comment des peuples aussi éloignés ont-ils évolué de façon similaire? Et on a été éloignés longtemps. Regardez les Amérindiens du nord du Canada, qui sont là depuis presque neuf mille ans, et allez au fin fond de la jungle d'Afrique de l'Ouest, dans mon village : vous trouverez un chamanisme qui est très proche de ce qu'on a ici, dans tous les éléments, et pourtant on est si loin! Ces peuples ne se sont jamais rencontrés. On parlait tout à l'heure des constellations, tout le monde a dessiné le ciel. Allez chez les Dogons du Mali, vous y trouverez aussi une cosmogonie; ils regardent le ciel, ils l'observent, ils l'ont transcrit et ils ont compris beaucoup de choses par rapport à la matérialité. Les sociétés se sont organisées dans leur système et leurs valeurs sur des principes relativement similaires. L'image du Sacré-Cœur, par exemple, dont on parlait tout à l'heure, on la retrouve beaucoup. Évidemment, quand on parle de cœur en spiritualité, ce n'est pas le cœur physique. Quand vous aimez, vous ne le sentez pas dans le pied; vous avez une émotion, dont le centre est ici. Il y a un feu qui est là, une énergie, c'est ce qu'on appelle le cœur, et c'est l'antre de quelque chose, l'antre du ciel. 

Rosalie Lavoie et Jessie Mill sont membres du comité de rédaction de *Liberté*.